

Zeitschrift:	Der Schweizer Geograph: Zeitschrift des Vereins Schweizerischer Geographieleher, sowie der Geographischen Gesellschaften von Basel, Bern, St. Gallen und Zürich = Le géographe suisse
Herausgeber:	Verein Schweizerischer Geographieleher
Band:	22 (1945)
Heft:	3-4
Artikel:	La géographie humaine, science de l'organisation du monde
Autor:	Burky, Ch.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1637

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DER SCHWEIZER GEOGRAPH LE GÉOGRAPHE SUISSE

ZEITSCHRIFT DES VEREINS SCHWEIZ. GEOGRAPHIE-LEHRER
SOWIE DER GEOGRAPHISCHEN GESELLSCHAFTEN VON
BERN, BASEL, ST. GALLEN UND ZÜRICH

REDAKTION: PROF. DR. FRITZ NUSSBAUM, ZOLLIKOFEN BEI BERN

VERLAG: KÜMMERLY & FREY AG., GEOGRAPHISCHER VERLAG, BERN

ABONNEMENT: JÄHRLICH 6 HEFTE, FR. 5.—

INHALT: La géographie humaine, science de l'organisation du monde. — Einmal ein anderes Problem der schweizerischen Wirtschaftsgeographie. — Morphologische Karten. — Die Talböden des Engelbergtales. — Wanderungsprobleme im Verzasca-Tal (Tessin). — † Prof. Dr. Hans J. Wehrli. — † Dr. Eugen Paravicini. — Geographische Gesellschaft Bern: Der Karst der Ajoie. - Bolivien und seine wirtschaftliche Bedeutung. — Morphologische Exkursion. — Fédération des Sociétés suisses de Géographie. — Buchbesprechungen.

La géographie humaine, science de l'organisation du monde.

Ch. Burky.

La géographie a fait, ces dernières années, des progrès rapides.

Hier, encore, elle ne comportait qu'une description. Elle l'est encore pour certains de nos contemporains. Ne consiste-t-elle pas, à leur avis, en une simple énumération de caps et de golfes, de montagnes et de plaines, de lacs ou de cours d'eau, de localités, de populations, de productions et de frontières ? Cette nomenclature aride, à peine assimilable pour les fortes mémoires, on pensait la mettre à la portée d'un plus grand nombre en faisant appel à l'imagination pure et à la rime bouffonne. Une sorte de composition géographique de bas étage est toujours en honneur dans certains pays. On y veut, parfois même, l'étude des noms par la chanson. Hier encore, on avait recours à la méthode Gatterer, l'énumération, par ordre alphabétique, de la production nationale !

La description reste nécessaire, mais elle doit être mise à sa place. En outre, les faits accumulés au cours des âges et sur la terre entière ont été classés. Le classement a fait surgir certaines filiations. On en a voulu l'explication. La géographie s'est mise à cette tâche nouvelle, la recherche des causes, puis des conséquences. Elle est devenue une science.

Il y a un siècle que la géographie s'est conquis le droit d'expliquer. Elle a pris les accidents de la surface terrestre et s'est essayée à découvrir entre ces masses, ces surfaces et ces lignes des liens rationnels. Cette action la situe parmi les sciences naturelles : elle s'appelle géographie physique. Elle met aussi les masses, les groupes humains, les individus parfois, en rapport avec les contingences physiques. Elle examine les modifications réciproques que la nature et l'homme se font subir et, en fin de compte, considère les relations d'homme à homme ou de société à société, mais sans perdre de vue les milieux qui les encadrent. Elle fait alors partie des sciences sociales ou morales : elle se nomme géographie humaine.

La géographie humaine est la branche la plus récente qui ait jailli du vieux tronc géographique, disait Vidal de la Blache, ajoutant que s'il ne s'agissait que d'une épithète, rien ne serait moins nouveau. L'élément humain appartient essentiellement à toute géographie. « L'homme s'intéresse à l'homme. Ulysse a retenu de ses voyages la connaissance des cités et des mœurs de beaucoup d'hommes. Pour la plupart des auteurs antiques auxquels la géographie fait remonter ses titres, l'idée de contrée est inséparable de celle de ses habitants. » Notre géographie humaine ne s'oppose donc pas à une géographie plus ancienne dont on aurait éliminé l'homme. Elle apporte une conception nouvelle des rapports entre celui-ci et la terre, déclarera l'auteur des « Principes de géographie humaine », dont nous allons reprendre une partie des développements.

Cette conception était irréalisable autrefois, du moins dans son intégralité actuelle. Non pas qu'elle fût fonction d'un certain volume de connaissances physiques. A ce titre, elle eût dû surgir à l'époque des découvertes. Or, parcourez Varenius, dont l'œuvre est de 1650, et vous n'y trouverez guère de considération pour les phénomènes humains. Cette conception est bien plutôt l'expression d'un nouvel état d'esprit. Les écoles philosophiques des rivages ioniens ont perçu cette interdépendance du monde physique et des sociétés humaines et les remarques de Strabon sur l'Italie rejoignent celles de Thucydide sur la Grèce. Montesquieu, dans *L'Esprit des Lois*, ou Buckle, dans *l'Histoire de la Civilisation en Angleterre*, ne procéderont pas autrement.

Pourquoi, donc, attendre jusqu'à Ritter pour trouver en lui le précurseur de la géographie humaine ? A première vue, l'auteur d'*Erdkunde*, ne semble guère inspiré d'un autre idéal. Toutefois, chez lui, et pour la première fois, l'interprétation de la nature est le principal. Sans doute, garde-t-il un reste de prévention historique, assignant un rôle particulier à chacune des individualités continentales. Mais, il se réfère en toute occasion à la nature. Le sociologue agit différemment. Pour lui, la géographie n'intervient qu'à titre consultatif. Il part de l'homme pour revenir, par un détour, à l'homme. La terre n'est que la

scène où se déroule l'activité humaine. Il oublie que celle-là est vivante, influente.

La géographie humaine prêche donc un certain déterminisme s'exerçant à travers l'histoire. L'homme, dans les textes sacrés, est poussière de la terre. Quand ce ne serait que du fait de sa matière constitutive, se soustrairait-il aux influences du monde extérieur ? Ne reste-t-il pas conditionné, en une certaine mesure, par les facteurs naturels qu'interprète le géographe physicien et, peut-être, — qui sait ? — extra-terrestres à l'étude desquelles se voue l'astrophysique ? Cependant, n'a-t-il pas en lui l'esprit, qui ne saurait être émanation de la matière, puisque luttant en sa faveur contre la matière ? C'est cet esprit, dispensé différemment, qui permet à l'homme de réagir contre l'ambiance physique, d'influencer, à son tour, la nature, de se l'asservir en partie. C'est sur les ailes de cet esprit que l'homme spirituel force même les barreaux de sa « prison » terrestre.

Pour faire la part d'un certain déterminisme, il faut noter que celui-ci est variable dans le temps, dimension historique, autant que dans l'espace, dimension géographique. Nous avons maintenant des millénaires d'histoire derrière nous et une connaissance générale du globe. L'homme est parvenu aux extrémités de la terre et ce ne sont pas quelques arpents de forêt en Nouvelle-Guinée, la banquise de la mer de Beaufort ou les deux cents derniers mètres de l'Everest qui modifieront nos moyennes géographiques. L'essentiel est à nous : nous savons que « la terre forme un tout, dont les parties sont coordonnées et les phénomènes s'enchaînent, obéissant à des lois générales ». Pour Ratzel, les progrès de la géographie humaine sont faits de la conscience de l'unité terrestre. Cette conception pénètre l'Anthropogeographie. Elle a valu à son auteur d'être considéré comme le créateur de la nouvelle discipline.

Unité terrestre ne signifie aucunement analogie des conditions physiques sur l'ensemble du globe. Ces dernières, pour chaque « pays » se combinent diversément, formant à chaque combinaison nouvelle un milieu différent.

Le milieu géographique ?

Cette notion devient le point de départ de la science géohumaine, si l'on tolère ce néologisme. Nous la devons à la géographie botanique. La physionomie de la végétation caractérise un paysage, disait Humboldt. Or, dans la steppe, la savane, le parc, la forêt, des plantes en concurrence, ce sont les mieux adaptées au milieu qui l'emportent. C'est une leçon pour l'homme. Car, il est clair que cette influence ne se limite pas à la végétation. Haeckel l'affirme, qui voit dans l'écologie la science qui étudie « les relations de tous les organismes vivant dans un même lieu ». Sans doute, l'animal, grâce à sa mobilité, l'homme, en outre pas son esprit, réagissent mieux que la plante contre le cadre ambiant. Et toutefois, même l'homme, a tout intérêt à se mettre en harmonie avec l'« environnement ».

Comment l'être humain, en tous lieux, a-t-il résolu le problème de l'existence, c'est-à-dire le problème de son adaptation au milieu ? Adaptation passive ou active ? A l'origine des temps déjà, il se répand dans toutes les contrées, armé du feu pour repousser les climats, inscrivant avec ses instruments son empreinte sur la matière. Le chasseur paléolithique, le cultivateur néolithique créent des associations animales et végétales ! Mais, sans examen rétrospectif, aujourd'hui même, quelle ingéniosité dans les solutions « locales » ! Les peuples les plus faibles se mettent en rapport étroit avec le milieu. « *Naturvölker* », comme disent les Allemands, ils y gagnent en endémisme. Leur dépendance relative de la nature leur vaut une certaine indépendance des hommes. Les peuples forts, au contraire, en rébellion contre le milieu, apparemment plus libres à son égard, se voient contraints de sacrifier de leur liberté dans leurs relations avec d'autres groupements humains. La civilisation des premiers est plus personnelle, plus près aussi de la nature. Celle des derniers, plus collective, voile, par là même, ses origines naturelles. La première, plus fruste, résiste mieux aux à-coups. Ce n'est pas le cas de la seconde, plus complexe, plus factice aussi, à leur merci.

Néanmoins, jusqu'à maintenant du moins, l'homme avance et la nature recule. Les obstacles physiques sont, à la longue, écartés, montagne, forêt, marais, désert. Dans les plantes et les animaux, nous continuons à faire notre choix, et nous l'imposons. La civilisation se ramène à ce combat et cette décision. Longtemps, les solitudes océaniques ont séparé des oecumènes, des « terres habitées », ignorantes les unes des autres. Actuellement, tous les continents, toutes les mers entrent en rapport. Qui veut se soustraire à ce contact et faire de l'autarcie, demain confessera s'être trompé. L'isolement n'est plus. Les peuples de la terre tendent vers une culture internationale.

Irions-nous à la suppression des milieux ? Ce serait erreur de le croire, erreur qui exposerait aux pires revers. Le milieu reste un élément de surface. Il rejoint l'homme en mille points divers. Notre action libératrice, si nous pouvons vraiment la qualifier ainsi, s'exerce, dans les cas les plus favorables, linéairement. Prétendre supprimer, par ses travaux, les influences physiques, même sur des bases limitées, c'est vouloir retenir un fleuve par un fil. Au surplus, quand bien même la pression physique immédiate disparaîtrait, elle persisterait toujours de façon détournée. Enfin, en nous leurrant de cette illusion de l'anéantissement des milieux locaux, sur la foi des relations universelles, nous n'aurions encore fait que nous créer un milieu général, aux influences plus précises, encore. L'homme physique ne saurait échapper à la terre, à la surface, même, de la terre, dont, en dépit de son génie, il ne s'écarte jamais en profondeur à plus de deux kilomètres, en hauteur à plus de trente, et encore de façon toute momentanée. Il n'est donc pas question pour lui d'effacer la nature.

Nous croyons en avoir assez dit pour établir la raison d'être de la géographie humaine. Certains, pourtant, sont moins convaincus de sa nécessité ou, du moins, voudraient considérablement réduire le champ de ses investigations. C'est que la géographie a toujours été une discipline de carrefour. Toutes les sciences naturelles et sociales se rencontrent sur son domaine. La géographie humaine nouvelle a hérité à un plus haut degré du bénéfice et du déficit de cette situation. Du bénéfice, car, organe de liaison, elle a ajouté des chapitres entiers à l'histoire des sciences contiguës. Du déficit, parce que ce rôle même comporte une atténuation de ses frontières. Les branches connexes ont pu craindre, à l'occasion, pour leurs territoires respectifs. La tentation a été forte, pour elles, de prévenir des annexions, en somme problématiques, en prenant pied sur le terrain, manifestement, géographique. Elles sont allées jusqu'à contester à la géographie humaine, parfois, le droit à une existence indépendante. Il faut parcourir Febvre, *La Terre et l'Evolution humaine*, pour constater la persistance de cette ambition. Beer, directeur de la *Revue de Synthèse historique*, y dit textuellement : « Le problème de l'influence du milieu ne saurait ressortir à un pur géographe. Pour traiter ce problème complexe, il faut un géographe-historien ou encore un historien-géographe, et plus ou moins sociologue par sucroît. »

Vallaux, dans ses *Sciences géographiques*, a pensé avec raison qu'une tâche urgente de la science, sauf à la voir s'entre-dévorer, était d'établir une délimination entre la géographie, la géographie humaine en particulier, et des voisines accaparantes, qui devraient bien plutôt collaborer avec elle. La géographie humaine satisfera à la statistique, en lui abandonnant la représentation cartographique des nombres. Elle ne sait que faire de la carte des caisses d'épargne de l'*Atlas de Finlande*, ou de *La Hongrie en cartes économiques*. Une délimitation de l'histoire et de la géographie ne semble pas plus malaisée. Ces sciences s'intéressent à des adverbes différents : «quand», dans le premier cas, «où» dans le second. Que celle-la autorise une géographie historique à localiser les événements qu'elle commente, la collaboration est naturelle. Les obstacles ne devraient pas être plus élevés à l'endroit de la sociologie. Il est vrai que, sous volume mental des sociétés, densité dynamique, la sociologie examine le milieu, la densité de population, l'habitation, le genre de vie, l'activité, les formes concrètes de la politique, dont l'étude relève de la géographie humaine. Celle-ci et la morphologie sociale seraient-elles donc une seule et même chose ? Non ! La sociologie est anthropocentrique. La géographie humaine considère les faits sociaux en fonction du milieu terrestre. Les deux points de vue sont impossibles à identifier. Ils sont tous deux légitimes. Des recherches sur le même terrain, selon des méthodes différentes, ne font pas double emploi. Elles sont un stimulant et un contrôle. Qui sait, d'ailleurs, si l'on ne découvrira pas, un jour, au-dessus de la synthèse géographique et de l'ana-

lyse sociologique, une synthèse supérieure qui harmoniseraient leurs résultats ?

Toutefois, nous ne dirons pas que le problème des limites de la géographie humaine soit résolu. Il est, dans chaque camp, des extrémistes qui ne veulent rien céder de ce qu'ils considèrent comme leurs droits. S'ils entendaient annexer tout ce que fouille leur pensée, ils en arriveraient à s'attribuer l'ensemble du domaine des sciences morales ! Ne ferait-on pas mieux de fixer, d'un commun accord, les territoires relevant, indiscutablement, de l'une ou l'autre autorité ? Les frontières ne coïncideraient plus. Tant mieux ! On aurait ainsi constitué, comme en politique, dans les régions sensibles, des terrains neutres, où se portaient jusqu'ici les contestations. Ces zones intermédiaires n'échapperaient pas, pour cette raison, à l'investigation scientifique. Chacun y travaillerait selon les buts et les procédés de sa discipline. On aurait une archéologie, par exemple, qui, dans la répartition des stations d'un certain âge, ne verrait que l'analogie de l'effort humain, alors que la géographie humaine n'en retiendrait que les rapports réciproques de l'homme ancien et du milier primitif, n'en faisant qu'une étude de paléogéographie. Il est, d'ores et déjà, certain que les renseignements que les sciences de contact, plus tolérantes, échangeraient leur permettraient des interprétations autrement affirmatives.

La géographie humaine, discipline neuve, se heurte ainsi, sur toutes ses avenues, à des sciences, jeunes ou vieilles, peu disposées, les jeunes surtout, à des ententes. Mais, elle rencontre une autre difficulté plus regrettable encore, son manque d'unité. Elle doit cette faiblesse à l'ampleur de son objet : la terre ! Elle la doit, aussi, à son âge tendre. Le deuxième volume de l'*Anthropogeographie* est sorti, en 1891, de la bibliothèque géographique d'Engelhorn, à Stuttgart. Quant aux *Principes de géographie humaine*, ils n'ont paru qu'en 1922, quatre ans après la mort de l'auteur. Elle la doit, enfin, et avant tout, au fait que les maîtres n'ont su se dégager, totalement, des procédés de leurs sciences originelles. Leurs œuvres s'en ressentent. Elles ne sont, nullement, parallèles. En fait, elles ont encouragé la critique des disciplines concurrentes et la dissidence au sein des géographes. Pourtant l'occasion se présentait pour la géographie humaine de réaliser l'unanimité ; les Français d'avant la première guerre avaient étudié en Allemagne, plusieurs furent disciples de Ratzel.

Il est trop tard, ou trop tôt, pour revenir sur ces tendances — nous ne dirons pas cette scission. Le nationalisme a pénétré le domaine de la science. Il s'est exaspéré pendant les guerres mondiales. Durant une génération, le Rhin fut une frontière hermétiquement close. Pendant ce temps, les idées évoluaient sous l'influence de mentalités bien différentes. A la reprise du contact, deux écoles étaient en présence. Il y en aura, d'autres, bientôt peut-être.

L'école allemande nous paraît plus certaine des influences du milieu. Plus ancienne, respectueuse des énoncés du maître, elle semble

avoir peine à convenir des nivellements qu'a entraînés un internationalisme évident. Elle reste de préférence à la combinaison, scientifiquement fondée, des milieux régionaux. Elle redoute, comme si la géographie humaine devait en être ébranlée, d'en considérer l'affaiblissement. Il est curieux de retrouver un sentiment analogue chez Vidal de la Blache. Les Allemands voient moins l'utilité de leur science sur des surfaces plus larges de jour en jour, et où, cependant, la nature a une entreprise correspondante et des retours impressionnants. Ils sont donc plus disposés à l'explication rétropective. D'aucuns, chez eux, se servent, toutefois, du milieu en vue d'atteindre un objectif rapproché et terriblement concret. La géopolitique — autre néologisme — qu'ils patronnent, attrayante sans doute, s'inspire du déterminisme ancien, exagérée à souhait, et qu'ils transposent directement sur la politique.

L'école française, apparemment plus brillante, eut sur l'école allemande l'avantage du choix. Elle a conservé de celle-ci une certaine « Gründlichkeit ». Mais elle a mieux discerné, semble-t-il, l'évolution vers le milieu terrestre unique. Aussi, après avoir médité les conditions physiques, s'est-elle tournée, de plus en plus, vers les conséquences humaines. Elle s'est, alors, encombrée de sociologie, qu'elle n'a pas rendue plus accueillante par ses concessions. Elle donne, aussi, dans l'économie politique. Qu'on prenne les ouvrages de Brunhes. Entre l'enseignement de Fribourg, en Suisse, et celui du Collège de France, entre la première et la troisième édition de la Géographie humaine, entre ce document et la Géographie de l'Histoire, en collaboration avec Vallaux, on suivra toute cette nouvelle orientation. Le Français, individualiste, ne se sent, d'ailleurs, nullement obligé de se rallier, sans réserve, à la doctrine de Paris. Ce manque de discipline, qu'on ne retrouve pas au même degré, en Allemagne, conduit aux nuances les plus diverses. Il crée, indirectement, des complications quant à la délimitation de la géographie humaine. Brunhes l'encourage, en une certaine mesure, en saturant son ouvrage de comptes rendus les plus variés, et qui lui font tort. D'aucuns le disent à la période de l'échantillonnage. Pour d'autres, il est trop éclectique. Il donne, à tort ou à raison, l'impression de chercher sa voie.

Les deux écoles, allemande et française, ont fait d'excellent travail. Leurs succès leur ont valu des partisans dans les pays, toujours plus nombreux, qui portent un intérêt à la question. L'enseignement « géohumain » se donne aujourd'hui jusqu'aux extrémités de la terre. Griffith Taylor l'a professé à Sydney, Clucas à Adelaïde, Courcy Clarke à Perth. Le mal est que le monde est ainsi partagé en deux groupes constitués, le plus souvent, selon les affinités linguistiques. Ils ne sont point ennemis. Le souci de l'objectivité les domine, celui qui a déterminé les maîtres américains, Bowman, directeur de l'American Geographical Society, à New-York, et l'auteur de The New World, et Dodge, professeur à l'Université de Columbia, à entreprendre, par réciprocité, la traduction de l'œuvre de Brunhes. Ils ne peuvent point,

toutefois, ne pas être concurrents. L'existence de cette rivalité, courtoise en tous points, manifeste à l'évidence que le fond et la forme ne sont encore ni chez les uns, ni chez les autres, au point. En fait, aucun qui ose prétendre avoir solutionné les grands problèmes de la géographie humaine, en dehors de la délimitation : les objectifs et les méthodes. La liberté est d'autant plus grande, pour les esprits qui se veulent indépendants, de s'attacher à ce travail.

Pour ce qui concerne l'enseignement à Genève, l'orientation que nous nous sommes imposée à cet égard, et que nous rendons ici, nous est venue et de la situation géohumaine internationale de notre cité et de la malice des temps. Nous vivons une époque où les problèmes de l'existence se sont multipliés et crient après une solution. Une discipline morale continuerait-elle à évoluer dans des abstractions ? Une géographie humaine, retenons bien le qualificatif, resterait-elle science pure, ne doit-elle pas adopter une ligne de conduite pratique ? Mais le peut-elle ? Nous le pensons.

Il faut, en effet, que la géographie humaine intervienne, dorénavant, dans le monde comme facteur de paix. Qu'elle prenne sa part du fardeau général. Qu'elle offre, ce qui est inappréciable, l'une des solutions objectives des problèmes internationaux. La géographie descriptive, déjà, enseignée dans les écoles des premier et second degrés, doit informer sur les peuples de la terre dans un tout autre esprit que ce n'est le cas aujourd'hui. Avec compréhension des difficultés de chaque population, tout d'abord, comme l'a dit Russel Smith, de Columbia, puis avec respect pour les efforts certains consentis dans chaque cas particulier, enfin avec sympathie, qui sera une sorte de remerciement pour la part accomplie par chaque collectivité dans le grand travail universel. L'école primaire et l'école moyenne auront fait tout ce qu'elles pouvaient, si elles ont créé de la bienveillance et du support, où il n'y avait que suspicion et haine. On ne leur en demandera pas plus.

Or, il se trouvera qu'en dépit de ces nouveaux sentiments internationaux, les peuples, sur certains points, sur certaines lignes, sur certaines surfaces, resteront dans l'impasse où les ont amenés leurs intrigues séculaires. La passion les empêchera de reconnaître une erreur ou, ce qui est tout aussi difficile, d'admettre que les parties adverses peuvent, aussi, avoir raison. La presse, souveraine par l'information, rendrait-elle une sentence équitable, alors qu'on la sait, dans la plupart des cas, sollicitée par tant d'intérêts opposés ? Un aréopage international trouvera-t-il toujours, a-t-il toujours trouvé, la solution exacte qui ne soit un compromis ? Mais, d'où attendre ce verdict impartial, qui ne sache rien de ce subjectif si important dans les décisions des peuples, qui ne soit entaché d'aucune influence ? Il est évident que ce ne peut être que là où n'existe ni intrigue, ni passion, ni intérêt : dans la nature.

Oui, la terre, les milieux « savent » la solution. Mais la difficulté subsiste : comment nous la feront-ils connaître ? Où est le canal de leur confidence ? Ne serait-ce point, parmi d'autres, le géographe humain, celui qui s'est fait une vocation d'interpréter la nature et ses relations avec l'humanité, mais celui qui, avant de faire parler l'oracle, doit être animé d'un réel esprit de conciliation.

Cet homme, comment procédera-t-il ? Sa méthode, à notre avis, consistera, peut-être, à rechercher, pour chaque région, grande ou petite, les conditions du milieu. Les disciplines de la nature aideront à déterminer surface, climat — température et humidité, — sol, végétation et faune, sous-sol. Se retournant vers les sciences morales, il en apprendra, ensuite, tout ce qui concerne la population correspondante, caractères somatiques, linguistiques, sociaux, archéologiques, historiques, etc.

En cherchant la combinaison théorique de l'homme et du milieu, il percevra les conditions idéales de l'exploitation de ce dernier. Il n'aura qu'à les compter avec les faits. Le même travail le conduira, indirectement, à la critique des relations, soit intra-, soit internationales. Sur la foi de la viabilité des surfaces, il partira à la recherche des contacts entre peuples. Or ces peuples sont de formation naturelle différente, différente non pas tant seulement par la diversité des milieux que par l'inégalité de l'empreinte de ces derniers sur l'homme, due à la durée variable de leur action. Ce sont ces contacts extérieurs, plutôt que les rapports internes des peuples, qui vaudront à ceux-ci leurs civilisations. Celles-ci demanderont, également, une étude approfondie. Ce sont ces contacts, encore, qui régleront la marche des exigences politiques, fait essentiel à déterminer, de même, dans l'établissement des rapports internationaux. A remarquer que ces quelques points de l'examen, le milieu, l'homme et sa civilisation, l'exploitation ou l'économie, les contacts ou la politique, sont tous modifiables, même le premier, de prime abord immuable. On en déduira la complexité de travaux conçus sur des bases pareilles. Mais ces travaux peuvent se vérifier en quelque sorte mathématiquement. Il est aisément de partir d'un élément ou d'un autre, de renverser le raisonnement. Et si les multiples combinaisons possibles entre ces termes rendent toutes le même son, c'est qu'il y a, décidément, des motifs certains d'affirmer.

Cette affirmation de la nature devrait être celle que les populations intéressées auraient, instinctivement et raisonnablement, trouvée : la solution optima. Dans ce cas, aucun problème ne se trouverait posé.

Sinon, s'il est des problèmes en suspens, c'est qu'une interférence humaine s'est produite qui fausse la voix de la nature. La géographie humaine amplifiera cette voix. Elle aura, peut-être, du même coup, fait entrevoir la solution.